

L'ÉCOLE DES TRADUCTEURS DE TOLÈDE¹



Une des œuvres les plus célèbres, un des sommets de la littérature universelle, est une traduction. C'est ainsi du moins qu'elle se présente. Et c'est ni plus ni moins que le *Don Quichotte*... l'ingénieux Hidalgo don Quichotte de la Manche de Miguel Saavedra Cervantès. Cervantès assure, en effet – au début même de son roman – qu'il en a trouvé le texte chez un marchand de soieries, un brocanteur, dans le quartier juif de Tolède – et que, n'y comprenant rien, mais flairant la bonne affaire, il avait cherché qui pût lui dire ce qu'il y avait dans ce texte écrit en “caractères arabesques”. “De sorte que je me mis à regarder – c'est Cervantès qui parle – s'il ne paraissait point là quelque Morisque castillanisé qui (...) me servît d'interprète, ce qui ne fut pas fort difficile à rencontrer : car, même si j'en eusse cherché pour une langue meilleure et plus antique (Cervantès désigne ainsi l'hébreu, bien sûr), j'en eusse trouvé. “Bref, il déniché l'homme qu'il lui faut, lequel se met à lire et, aussitôt, à rire, à cause d'une réflexion qui est notée dans la marge du texte à propos de Dulcinée du Toboso. Cervantès presse l'interprète bienveillant de lire le commencement de l'histoire. “Ce qu'il fit, et, tournant à l'impromptue l'arabe en castillan, (l'interprète) dit qu'il y avait : *Histoire de don Quichotte de la Manche, écrite par Cid Hamet Benengeli, historien arabe*”. Cervantès dissimule sa joie, entraîne le Morisque par le cloître de la cathédrale et le prie de “traduire en langue castillane toutes ces paperasses qui traitaient de Don Quichotte sans en rien ôter ni ajouter, lui offrant de le payer à sa volonté. Il (l'interprète) se contenta de deux arrobes de raisins secs (et voilà comment le traducteur est déjà roulé!) et

¹ Cf. D. M. Dunlop, “The Work of Translation at Toledo”, in *Babel*, n° 2/1960, pp. 55-59.

L'ÉCOLE DES TRADUCTEURS DE TOLÈDE

de deux mines de blé, et me promet de les traduire bien fidèlement et à bref délai. Mais moi, pour faciliter l'affaire et ne point lâcher une si bonne trouvaille, je le menai en mon logis, là où en un peu moins d'un mois et demi il la traduisit tout entière.”

Cela se situe vers 1575. Et c'est exactement – ou presque – ce qui se passait dans cette même ville de Tolède trois et quatre cents ans plus tôt, c'est-à-dire au cours des XII^e et XIII^e siècles.

En vérité, le titre de cet article aurait dû être : l'École espagnole des Traducteurs de Tolède. Or, paradoxe, cette École qui florissait à Tolède aux XII^e et XIII^e siècles, a ceci de particulier qu'elle n'était ni école ni, dirais-je, espagnole.

On aurait tort d'imaginer, quand on parle de cette “École” entre guillemets, un établissement scolaire, du genre de la Sorbonne, ou une académie, ou un institut de langues comme il en est un dans cette rue même, avec des classes et des bancs, où prennent place des élèves auxquels des professeurs enseignent une manière de faire, un art : l'art de passer d'une langue à l'autre. Il faut entendre “École” dans ce cas-ci un peu comme on parle d'une “École de Paris” en peinture. Il est bien évident qu'en dépit du bateau-lavoir et de la Coupole, les peintres de l'École de Paris n'ont jamais eu de local réservé à l'enseignement et n'ont jamais rien enseigné “ex professo”.

Il s'est trouvé que Tolède fut, pendant un siècle et demi, un lieu de réunion où se rencontraient des gens, pour la plupart des clercs, avides de savoir, connaissant les langues et qui échangeaient leurs connaissances.

L'École de Tolède – telle que nous venons de la définir – n'en a pas moins joué un rôle considérable, pour ne pas dire incalculable, dans le mouvement de la pensée et de la culture européennes. En quoi? En ce qu'elle a permis à la philosophie et à la science grecques d'arriver jusqu'à nous – cette philosophie et cette science qui sont le fonds et la racine même de notre civilisation et de notre culture d'aujourd'hui. Il est étonnant que cela se sache si peu. Car, et je n'en fais honte à personne, mais, tout de même, n'ayons pas peur des mots, en dehors de quelques hispanistes spécialisés, je n'ai rencontré en France personne qui sût ce qu'était l'École des Traducteurs de Tolède ni même personne qui sût qu'il y avait eu, à Tolède, aux XII^e et XIII^e siècles, une École, je veux dire un centre de cette espèce.

L'ÉCOLE DES TRADUCTEURS DE TOLÈDE

Telles sont la grandeur et la misère de l'art ou du métier que nous pratiquons, telles sont sa gloire et sa servitude qu'il sert les plus hauts destins – et desseins – de la culture, qu'il permet à lui seul les grandes fécondations qui s'opèrent de continent à continent, à travers l'histoire, et de civilisation à civilisation, pour parler comme Toynbee, et qu'il assure le relais du grand flambeau; et que nous, les agents de ces fécondations, les porteurs de germes, nous ne savons pas ou ne savons guère, que nous le sommes, pas plus que les abeilles ou que le vent ne se savent porteurs du pollen, et en tout cas nous ne le savons pas assez et nous ne revendiquons pas assez haut notre rôle...

Le grand Corvisart, qui n'était pas traducteur professionnel, mais qui a fait œuvre de traduction et de grande traduction, de traduction féconde, puisqu'il traduisait – du latin – en 1808, l'ouvrage du médecin allemand Auenbrugger qui, avec Laennec, allait permettre de guérir peu à peu la tuberculose en imaginant la percussion thoracique, Corvisart, dis-je, dans sa préface écrivait : “Comme je sais très bien combien maigre est la gloire réservée à presque tous les traducteurs...” Le pire est là. Le pire est que le traducteur, outre qu'il est tenu pour un traître – *traduttore, traditore* – est encore traité en serviteur. Or, par qui a-t-on connu en France et dans le monde, Dostoïevski, Tolstoï, Gogol et les autres? Que serait-il advenu de ces grands Russes s'il n'y avait eu les traducteurs? et de Cervantès lui-même? Que serait-il advenu d'Aristote, de Platon, de Sophocle, de Pythagore, d'Homère, s'il n'y avait eu les traducteurs, parmi lesquels ceux de Tolède, précisément?

Et ces derniers, nous sommes plus coupables encore, en France, d'ignorer qu'ils existaient. Et d'autant plus coupables que le fondateur de cette “École” (entre guillemets) fut un... Français.

Je ne le dis point dans l'esprit de retirer quoi que ce soit à l'Espagne qui est un des hauts lieux de la culture universelle – non seulement européenne, et l'un de ses quatre ou cinq agents. Je le dis tout simplement parce que c'est vrai et qu'en Espagne notamment on ne le dit pas assez. On doit la vérité à ses amis. Il m'est arrivé de traduire d'importants ouvrages, scientifiques, d'auteurs espagnols, grands universitaires, ouvrages où l'on précise avec soin l'origine et la nationalité des personnages cités, et lorsqu'on cite le fondateur de l'École de Tolède, on dit pudiquement Don Raimundo, archevêque de Tolède de 1126 à

L'ÉCOLE DES TRADUCTEURS DE TOLÈDE

1152. Et voilà tout. Tout au plus ajoute-t-on qu'il était clunisien. Mais on pouvait être, à la rigueur, moine de Cluny, je veux dire appartenir à la règle clunisienne, sans être Français. Les moines noirs étaient, à l'époque, tout puissants à travers la chrétienté et plus particulièrement – en dehors de la France – en Espagne. Les rois de la Reconquête espagnole avaient fait appel à leur concours et la papauté les avait chargés de faire rentrer l'Église espagnole, visigothique et mozarabe, dans le giron de Rome. De sorte que tous les sièges épiscopaux de l'Espagne reconquise et la plupart des priorats de monastères furent occupés par des moines de Cluny, par des Français.

Je ne veux pas vous encombrer l'esprit de noms et de dates, mais enfin il est bon – voire indispensable pour la bonne intelligence de ce qui va suivre – de savoir que Tolède, occupée par les Arabes en 715, avait été reconquise en 1085 par Alphonse VI, magnifique batailleur, grand coureur de femmes et grand ami des Clunisiens, et qu'un Clunisien avait été aussitôt placé sur le siège archiépiscopal et primatial. Le Clunisien en question s'appelait Bernard de Sadirac et il était originaire, très exactement, de Sauvetat-de-Savères, près d'Agen. C'est lui qui consacra la fameuse cathédrale que vous connaissez, en 1089. Bernard avait fait venir de France un grand nombre de clercs, "gens honnêtes et lettrés", originaires comme lui du pays d'Aquitaine, et parmi eux se trouve Raymond – notre fameux Don Raimundo – qui succède à Bernard de Sadirac au siège archiépiscopal de Tolède et à la primatie en 1124, comme je vous l'ai dit et qui va les occuper pendant 28 ans. Sous le règne d'Alphonse VII, cette fois, qui est lui-même à demi-français, étant fils de Raymond de Bourgogne. Je vous passe tous autres détails.

Mais s'il n'y avait point d'école, à Tolède, me direz-vous, comment Don Raimundo peut-il en être le fondateur?

Don Raimundo a patronné, stimulé les entreprises de traduction, il a sans doute offert les locaux de l'école cathédrale – des chanoines faisaient partie du corps (non constitué) des traducteurs. Don Raimundo a commandé et payé des travaux. Sans doute a-t-il avisé ses collègues d'au-delà des Pyrénées; sans doute a-t-il fait venir et hébergé du monde. Il n'a pas été le recteur magnifique de cette école qui n'existait pas, en tant que local et institution. Il a été l'instigateur et le grand patron des travaux, leur protecteur, leur inspirateur.

L'ÉCOLE DES TRADUCTEURS DE TOLÈDE

Le fait est qu'avant lui rien de pareil ne s'était produit. À Tolède tout au moins. Et que Tolède devait devenir le centre le plus vivant et le plus rayonnant de cette activité. Rayonnement qui devait atteindre la Sorbonne.

Précisons. Quel a été exactement le rôle des traducteurs de Tolède? Et d'abord qui étaient-ils? D'où venaient-ils? Pour qui travaillaient-ils? Qui les payait? Et pourquoi Tolède?

Rôle des traducteurs de Tolède? Transmettre à l'Occident chrétien la pensée et la science des Grecs qui avaient été conservées par les Arabes, et traduites par eux-mêmes dans leurs ouvrages.

Comment les œuvres grecques étaient-elles arrivées en leur possession? Il y a d'abord eu Byzance qui a recueilli l'héritage d'Athènes, sauvant, recopiant, commentant et annotant les textes grecs et hellénistiques. L'œuvre des Euclide, Diophante, Galien, Ptolémée, Zozime et autres Aristote passe des archivistes byzantins aux mains des Syriens.

Deux dates sont à retenir, qui marquent l'émigration des savants byzantins vers la Perse : c'est 480 – l'empereur Zénon ferme son école et les Nestoriens d'Édesse émigrent à Jundisapur (Perse) – et 529, fermeture de l'Académie néoplatonicienne d'Athènes par Justinien. Il s'ensuit un nouvel exode de savants grecs vers la Perse.

Nous ne sommes encore qu'au VI^e siècle. L'hégire n'a pas commencé.

Le monde sémitico-chamitique du Proche et du Moyen-Orient se déshellénise. Il faut traduire les œuvres grecques, on ne les comprend plus dans leur langue. On les traduit en syriaque. Le syriaque, branche de l'araméen, dès le VI^e siècle, devient langue de culture. Et ces traductions syriaques jouent un rôle décisif pour les versions qui vont se faire du syriaque en arabe, car elles créent la terminologie philosophique et scientifique dont les Arabes vont se servir, outre qu'elles charrient des apports indiens et perses.

Telle sera, telle est la grande source des Arabes, qui héritent de ces traducteurs syriaques. Je parle cette fois des Arabes de Damas (VII^e et VIII^e s.) – la Damas de Omeyyades, puis et surtout de la Bagdad des Abassides (VIII^e siècle et suivants), la Bagdad des Califes qui devient la véritable continatrice de l'Alexandrie hellénistique.

Et dès le X^e siècle, ce climat de culture qui règne à Bagdad gagne le Caire des Fatimides et plus encore la Cordoue des Omeyyades andalous, cette Andalousie où les Arabes sont

L'ÉCOLE DES TRADUCTEURS DE TOLÈDE

installés depuis deux siècles : depuis 711, et à Tolède, depuis 715 exactement.

Cependant la Reconquête a commencé dès 718 par la bataille de Covadonga en Asturies. Elle se fait par étapes. Et en 1085, c'est le tour de Tolède. Tolède qui était complètement arabisée comme Cordoue, comme Séville, comme Grenade, Tolède devait compter à l'époque quelque 200.000 habitants. Qu'est-ce que cela veut dire, arabisée? Cela veut dire qu'il y avait un important noyau d'Arabes, et de Berbères musulmans, mettons un quart de la population, qui régnait sur une population autochtone, majoritaire, dont une partie s'était islamisée, disons la moitié, et dont l'autre moitié était restée chrétienne, avec l'autorisation des occupants. Mais ces chrétiens, qu'on appelle Mozarabes, connaissaient eux-mêmes l'arabe et le parlaient. Ces chrétiens représentaient sans doute plus de la moitié de la population. Et enfin, il y avait un dernier quart – mettons – qui était fait de juifs, lesquels pratiquaient leur religion, leur culte, jouissaient des faveurs de l'occupant, qu'ils avaient aidés lors de l'invasion, et parlaient à la fois l'arabe et le chrétien, je veux dire non pas le latin, mais l'espagnol roman : ils ignoraient le latin, ils en avaient l'aversion, car ils voyaient dans le latin la langue de l'oppression chrétienne, celle qui s'était manifestée lors des Conciles visigothiques, ceux de Tolède précisément, vers les années 600.

Et donc au moment où Tolède se rend au vainqueur, qui est Alphonse VI, on y trouve, vivant en parfaite coexistence, des Arabes, des juifs et des chrétiens. On y parle trois langues : l'arabe, l'espagnol et l'hébreu (en vérité, ce dernier n'est parlé que très peu, mais il est connu par les docteurs hébraïques). Trois langues, disons, trois religions, trois races.

Et cela c'est le coup de chance, cela va faire la fortune de Tolède. Tolède a été jusqu'alors, et est toujours, un foyer de haute culture musulmane – non point égal à Cordoue, qui est le grand centre du rayonnement – Cordoue possède une bibliothèque de 600.000 volumes, mais celle de Tolède en referme deux à trois cent mille. Songez à ce que cela représente à l'époque où les bibliothèques occidentales ne comptent encore que cinq ou six cents livres.

Et Tolède, les musulmans de Tolède, le roi arabe de Tolède, ont eu le bon esprit de se rendre aux chrétiens, à Alphonse VI, ce qui leur vaut des Capitulations, c'est-à-dire le droit de conserver leurs biens, leurs fonctions, leur commerce, leur religion, leur culte et leur

culture. Cependant, la langue officielle, la langue régnante sera l'espagnol – l'espagnol de l'époque : le romance, la langue des vainqueurs, rétablie dans ses droits et doublée du latin d'église.

Telle est la situation de Tolède à la fin du XI^e siècle, au moment où les chrétiens s'y réinstallent.

Je vous ai dit déjà le rôle d'inspirateur et de protecteur que l'archevêque Raymond a joué auprès du groupe des Traducteurs de Tolède. A-t-il pris une part *personnelle* dans le travail de traduction qui se fit au temps de son primatiat?

Et ici nous abordons la question, déjà posée, de savoir qui étaient ces traducteurs, d'où ils venaient, comment ils travaillaient, où, dans quels lieux, pour le compte de qui, et qui les payait. Les premiers traducteurs de Tolède, ceux dont les noms semblent avoir le plus compté dès le début – et ils sont deux, car ils travaillent par équipes ou plutôt par paires, comme nous le verrons tout à l'heure – ces deux traducteurs sont Dominique Gonzalve et Jean de Séville, l'un espagnol et archidiacre de la cathédrale et l'autre, juif, juif espagnol, Jean de Séville, Juan Hispano, converso, et du reste clerc, puisque, après avoir été évêque de Ségovie, il allait, semble-t-il, succéder à Don Raimundo au siège primatial de Tolède.

C'est le moment de noter que les juifs ont joué un rôle notable dans cette École de Tolède. Mais chaque chose en son temps.

Dominique Gonzalve et Jean de Séville commencent par traduire le fameux *De Anima* d'Avicenne. Et dans leur préface à la traduction, ils font hommage de leur travail à Don Raimundo et ils indiquent expressément qu'ils ont entrepris la traduction sur son ordre : *jussum vestrum... vobis praecipientibus*, écrivent-ils. La chose est claire et précise. Elle est d'ailleurs relevée – c'est là que nous la trouvons – par Jourdain dont l'ouvrage : *Recherches sur les anciennes traductions latines d'Aristote* est capital en la matière et fut utilisé par le Sainte-Beuve espagnol, Menendez y Pelayo, dans son *Historia de los Heterodoxos*. Jourdain, suivi de Renan, fut le premier à reconnaître, au siècle dernier, qu'il avait existé à Tolède un centre de traductions dont l'archevêque avait été l'initiateur. Et l'archevêque, comme dit M. Defourneaux, attaché culturel de l'ambassade de France à Madrid, "ne pouvait se désintéresser d'un travail intellectuel aussi important, et qui risquait d'avoir (comme il l'a

eu d'ailleurs) des répercussions touchant la loi chrétienne”.

L'archevêque intervenait donc, soit pour commander les travaux – comme nous l'avons vu pour le *De Anima* – et les rétribuer, soit pour les contrôler. C'est l'opinion d'un érudit espagnol, le P. Manuel Alonso, qui écrit que “tant que Raymond vécut, tous les traducteurs tolédans vinrent se placer sous sa protection”.

Et ici je m'arrête un instant. Je ne voudrais pas qu'il se forme dans votre esprit des idées fausses. Il ne faudrait surtout pas imaginer qu'avant Tolède, il n'y avait rien; qu'avant l'École des Traducteurs de Tolède, on ne traduisait pas et que le Moyen Âge était plongé dans les ténèbres, comme on dit. C'est là une idée qui est partie de Renan. Renan voyait un Moyen Âge compartimenté : d'un côté, les fameuses ténèbres, de pauvres savoirs inarticulés; de l'autre, un monde éclairé déjà par les lumières de la raison scientifique. Renan attribuait d'ailleurs “un rôle excessif aux traductions de l'arabe, qu'il croyait issues presque toutes de Tolède”. Bien au contraire : il est désormais acquis que la science romane s'est greffée sur la science hispano-arabe à une époque bien antérieure à Tolède, qui n'en fut pas le point de départ, mais le moment culminant, l'apogée.

La Sicile en particulier, et donc le royaume des Deux-Sicules, était non moins placée que Tolède pour ce qui est d'établir le contact entre l'Occident chrétien et la tradition grecque, la philosophie, la science et la technique des Grecs, à travers les textes arabes. Et du reste, il y eut la fameuse école de Salerne, école de médecine certes, mais qui vivait sur un double fonds : une tradition gréco-latine et un apport gréco-arabe qui était fait avant tout des traductions de Constantin l'Africain (XI^e siècle). Malheureusement, ces traductions de Constantin l'Africain étaient plutôt rudimentaires.

Il y eut surtout Palerme, où le roi normand Roger II, contemporain de don Raimundo – il meurt en 1157 – entretenait une véritable école de traduction, une *académie* où travaillaient des savants chrétiens en collaboration avec des juifs et des musulmans. Comme à Tolède. On y a même traduit la *Météorologie* d'Aristote, deux dialogues de Platon, et, de Ptolémée, l'*Almageste* et l'*Optique*. À part quoi, il n'en est pas sorti grand-chose. L'École de Palerme a manqué de constance, de continuité.

Venise, qui se trouvait, elle aussi, dans une situation favorable, à l'égal de Palerme

et de Tolède, ne fut guère plus féconde.

N'allons pas imaginer non plus qu'il a fallu l'invasion arabe pour que l'Occident renouât avec la tradition antique et notamment avec la tradition grecque. Le monastère de Saint-Gérard, à Toul, abritait des moines grecs en 994. Et sans doute bien avant. Mais en 994, à coup très sûr. En 949, le diacre Gunzan, venant de Novare (Piémont), apportait en Lorraine plus de cent manuscrits antiques, parmi lesquels le *Timée* de Platon.

En fait, hors le monde arabe, le centre de l'activité intellectuelle s'était déplacé du sud au nord. Il y avait eu Charlemagne et ses deux capitales, Paris et Aix-la-Chapelle. Il y avait eu, à la fin du IX^e siècle et au X^e, une nouvelle Renaissance, dont les promoteurs étaient précisément les moines de Cluny, abbaye fondée en 910. Le foyer de la culture occidentale s'étendait, à l'époque, de la Loire au Rhin et se concentrait – se réfugiait comme on dit – dans les monastères et les abbayes. Fleury-sur-Loire, Toul, Metz, Soissons, Verdun, Gembloux, Liège, Reims, pour ne citer que les monastères français ou de langue française – Reims, à ce moment, jouait un rôle capital.

Et il est à noter, par exemple, que Chartres, le plus ancien centre culturel français – c'est l'espagnol Américo Castro qui relève la chose – s'alimentait déjà à la pensée gréco-arabe, avant qu'on eût commencé, à Tolède, les traductions du XII^e siècle. En fait, l'arabiste espagnol Millas Vallicrosa est, à cet égard, formel : les traductions de textes arabes débutèrent au X^e siècle et furent alors poursuivies aux XII^e et XIII^e. Et non seulement à Tolède. Mais encore – outre les écoles monastiques déjà dites – dans les monastères qui surgissent au X^e siècle dans le nord de la Péninsule ibérique, à l'imitation et souvent sous l'impulsion de ce qui se passe au-delà des Pyrénées, et notamment en Catalogne, à Ripoll et à Vich, où s'établissent des filiales des monastères du Languedoc. On connaît à cet égard, en détail, l'activité scientifique du *scriptorium* de Ripoll aux X^e et XI^e siècles. L'arabiste espagnol déjà cité, Millas Vallicrosa, l'a étudiée. Il a étudié de très près les traductions d'œuvres arabes – gréco-arabes – mathématiques, astronomie et technique surtout, qui ont été réalisées dans ce monastère dès le début du X^e siècle. Et même, à cette époque, des rapports sont noués directement avec Cordoue, par l'abbé Arnolphe. On observe en outre que cette science, traduite et assimilée à Ripoll (près de Barcelone), rayonne sur l'autre versant

des Pyrénées – indépendamment des autres sources que nous avons signalés.

Ripoll, c'est précisément là que vient notre moine Gerbert. Et c'est à ce moment précis – seconde moitié du X^e siècle – qu'intervient Gerbert, le petit pâtre qui est né, en 940, non pas à Aurillac, mais à cinq kilomètres de là, dans le petit village, charmant village, le long de la Jordanne, qui s'appelle Belliac. Gerbert, qui sera pape quelques années plus tard sous le nom de Sylvestre II. C'est à lui que l'on doit l'introduction du zéro dans l'Occident chrétien. Jusqu'alors on ne connaissait pas le zéro. L'Occident, du moins, ne le connaissait pas. Et Gerbert l'a rapporté d'Espagne, où il est allé le chercher chez les Arabes qui l'avaient eux-mêmes emprunté – avec les fameux chiffres dits arabes – aux Hindous, et trouvé dans des livres d'Alexandrie. Gerbert, moine d'Aurillac, envoyé par son abbé en Catalogne, connaissait-il l'arabe? C'est possible. Il est possible qu'il l'apprit dans le séjour qu'il fit, très probablement à Cordoue, mais ce n'était pas nécessaire. Il y avait des traducteurs à Ripoll même et, en tout cas, à Barcelone. Et c'est à son ami, Lupito, astrologue et moine barcelonais, que Gerbert demanda la traduction de l'ouvrage intitulé *De multiplicatione et divisione numerorum* dont l'auteur était Joseph Hispanus, juif probablement, les juifs espagnols écrivant à l'époque en arabe. Ce fut notamment le cas de Maïmonide. Il se peut que Lupito fût lui-même proche parent du savant arabe Mahomet Ibn Lupi. On aurait donc affaire, dans son cas, à une sorte de More ou descendant de More converti, qu'on peut bien qualifier de Mozarabe, lui aussi.

Les Mozarabes – ces chrétiens espagnols qui vivaient, ou avaient vécu, en territoire musulman – les Mozarabes ont joué un grand rôle dans la transmission des trésors de l'antiquité grecque à l'Occident chrétien – non moins que les judéo-espagnols.

Mais il est à noter aussi qu'à Reims, dont Gerbert fut l'écolâtre – c'est sous Gerbert que l'école cathédrale de Reims connut son plus vif éclat : on y venait de tous les coins d'Europe – à Reims donc, la bibliothèque de Gerbert renfermait Démosthène, Homère, Platon, Térence, Porphyre. Et le maître enseignait à ses élèves à pratiquer la logique selon Aristote. C'est de 986 ou 987 que date son fameux ouvrage sur la division des nombres : *Libellus de numerorum divisione*. Gerbert est un chaînon capital dans la transmission du savoir antique – grec, mêlé d'hindou et d'arabe – à l'Occident européen. L'historien

espagnol, Lain Entralgo, ancien recteur de l'université de Madrid, fait de notre Auvergnat le symbole même, sinon l'agent majeur, de cette transmission.

Il est à souligner du reste que des étrangers séjournèrent au X^e siècle dans la Cordoue califale, et notamment des Français du Nord, clercs et moines – les chrétiens étant tolérés – qui avaient eu le temps de se familiariser avec l'espagnol roman de l'époque et avec l'arabe.

En 945, Othon le Grand avait envoyé à Cordoue Jean de Vendières, moine de l'abbaye de Gorzes (Gorcum), diocèse de Metz, que les historiens appellent le plus souvent Jean de Gorces et qui passait pour l'homme qui avait étudié le plus à fond les *Catégories* d'Aristote. Jean de Vendières avait été envoyé en ambassade auprès du calife de Cordoue, à l'époque Abderrahman III *Anasir*. Il y passa trois années "tant pour apprendre la langue qu'en raison des lenteurs et des difficultés que lui opposa le calife et qu'il suscita lui-même par son intransigeance". Et le cas de Jean de Vendières n'est certainement pas unique.

Cela pour dire que Tolède ne fut pas tout, ni seule ni la première, pas plus que, sans Tolède, tout se fût passé de la même manière et aussi bien.

Tolède n'a rien inauguré. Je veux dire qu'il n'y avait pas un vide que Tolède et ses traducteurs sont venus subitement combler. L'École des Traducteurs de Tolède s'inscrit en outre dans l'œuvre générale et grandiose des Clunisiens français en Espagne. Mais Tolède fut un couronnement et un apogée, l'apogée d'un mouvement déclenché deux ou trois siècles plus tôt.

Mais pourquoi Tolède? Eh oui, pourquoi Tolède puisque la civilisation arabe était en contact immédiat avec l'Europe chrétienne, ailleurs qu'à Tolède – en Sicile, à Venise, par exemple? Et en Espagne même, à Tarrazona et autres lieux? Pourquoi Tolède puisqu'ailleurs aussi se réunissaient les conditions favorables, et qu'ailleurs aussi se trouvait cette convergence de chrétiens, d'arabes et de juifs vivant en bonne intelligence?

C'est que cette convergence à elle seule ne pouvait suffire – on l'a bien vu autre part. Il fallait encore que d'autres conditions fussent réunies. Il fallait que ce fût une grande ville, ce qui était le cas de Tolède avec ses 200.000 habitants; une ville qui eût de la tradition, qui fût un foyer de culture (la culture ne s'improvise pas, elle ne se fixe pas n'importe où, il y a des lieux où souffle l'Esprit, comme disait Barrès, qui a séjourné lui-même à Tolède, dont

il a tenté vainement de percer le secret). Il fallait encore qu'il se trouvât un Raimundo, précisément, qui fut sans doute le grand catalyseur de cette "précipitation" culturelle. Il fallait que la ville ne fût pas en territoire musulman, ni trop loin de la frontière en territoire chrétien, qu'elle fût près de la jointure. Il fallait encore autre chose, à mon avis, et c'est sans doute là l'élément décisif : il fallait qu'il y eût matière.

Matière, je veux dire matière à traduire, les livres, les œuvres, les textes. Pour traduire les traités de physique d'Aristote, l'*Almageste* de Ptolémée, Appollonius, Galien, et autres œuvres de la plus haute importance, plus les textes arabes d'Alkarismi, d'Avicenne, de Rhazes, d'Alhazen, il fallait encore qu'on en eût les textes sous la main. Et c'était précisément le cas de Tolède, avec ses grandes bibliothèques, presque égales à celles de Cordoue, pleines de livres venus d'Orient, et dans ces livres accumulés, les auteurs grecs, traduits en arabe et que ne renfermaient pas les ouvrages latins – les Latins n'ayant jamais rien compris aux Grecs. Ces textes arabes apportaient la connaissance, pour une grande part inédite, des textes grecs. D'où cette immense curiosité qui attirait à Tolède les érudits occidentaux.

Il me plaît ici d'évoquer le témoignage du grand historien et philologue espagnol, Menendez Pidal, qui vient de mourir à Madrid presque centenaire et auquel vous me permettez de rendre un bref hommage : "Quand, écrit-il, quand les chrétiens furent informés par les livres arabes de Tolède, des œuvres de Ptolémée, d'Aristote, d'Euclide et des autres, le champ de la connaissance s'élargit démesurément à leurs yeux".

"Tolède fut alors – dit le Sainte-Beuve d'outre-Pyrénées, Menendez y Pelayo – Tolède fut alors, depuis Alphonse VII l'empereur jusqu'à Alphonse X le Savant, la métropole des sciences mystérieuses et de la philosophie occulte, *le grand atelier de l'industrie des traducteurs*, le grand marché du commerce scientifique de l'Orient. Tous ceux qui brûlaient de posséder ces trésors y venaient depuis les confins les plus reculés d'Europe et se procuraient avidement des traductions ou les entreprenaient pour leur propre compte..."

C'est d'Angleterre précisément que vint à Tolède un des premiers traducteurs étrangers, Adélarde de Bath. Et je dis étrangers parce qu'il y avait, bien entendu et d'abord, les autochtones, chrétiens, juifs, Arabes, auxquels se mêlèrent des gens venus de France, de

Flandre, d'Allemagne, d'Italie, d'Écosse, de Dalmatie même et pour lesquels travaillaient beaucoup d'autochtones. Je ne fais ici que reprendre ce que dit Américo Castro : “Au XII^e siècle, l'École des Traducteurs de Tolède, ainsi dite, a travaillé au service d'étrangers avides de philosophie, de mathématiques et de science physique.” Et ces gens “avidés de savoir, recouraient aux services de juifs espagnols pour avoir la traduction des précieux manuscrits arabes”.

Célèbres parmi les Hébreux furent Mose Sefardi déjà cité, autrement dit le converso Pedro Alfonso, et Abraham bar Hiyya ben David, alias Juan Hispalense, ou Hispanense, le collaborateur de Domingo Gonzalvo, déjà nommé lui aussi.

On connaît aussi le nom de certains de ceux qui rédigeaient en latin intelligible ce que les juifs leur dictaient en castillan ou en mauvais latin. Citons Platon de Tivoli, Hugo Sanctallensis, Adélarde de Bath, déjà nommé, Robert de Retene, Michel Scott, ou l'Écossais, Hermann le Dalmate, Rodolphe de Bruges, Hermann l'Allemand, Secundus qui avait étudié à Chartres ou à Paris et qui traduisit certains ouvrages d'astronomie mieux que Juan de Séville, et Gérard de Crémone, qui vint de Crémone en 1134 – il avait 20 ans – et mourut à Tolède (en 1187) après avoir mis à son actif quelque 90 traductions, dont l'*Almageste* de Ptolémée qu'il termina en 1175. Il avait appris l'arabe. Il pouvait donc, lui, s'en tirer seul.

Nos traducteurs opéraient, en effet, par équipe, ainsi que je vous l'ai dit, et le plus souvent par paires. Comme nous avons vu Cervantès travailler chez lui – en son logis – avec son morisque castillanisé. À cette différence près que Cervantès s'en tenait au castillan, tandis que nos “tolédans” du XII^e siècle passaient de l'arabe au latin. Et voici comment : l'un, le juif ou le mozarabe, mais plus souvent le juif, traduisait à l'autre, le chrétien, oralement

en espagnol roman, et cet autre mettait cette version orale par écrit et en latin.

Nous avons vu procéder de la sorte, déjà, Gundisalvo et Jean de Séville. Gundisalvo – Gundisalino comme écrit, par erreur, notre Vincent de Beauvais –, Gondisalve, chanoine de la cathédrale de Tolède, semble bien être le premier en date des grands traducteurs de Tolède et l'un des plus éminents, sinon le plus éminent d'entre eux. Sa production se situe entre 1130 et 1170.

L'ÉCOLE DES TRADUCTEURS DE TOLÈDE

C'est grâce à lui que se répand en Occident, pour la première fois et en latin, l'artistotélisme néoplatonicien du Turc Al Farabi et du Perse Aben Sina, autrement dit Avicenna ou Avicenne et le soufisme mystique d'un autre Perse, Al-Gazzali (Algazel), qui méprisait la philosophie et la raison humaine.

Gundisalvo a traduit aussi, en latin, l'œuvre du juif de Malaga Aben Gebirol, que nous connaissons en français sous le nom d'Avicbron (1020-1060), lequel écrivait en arabe et dont l'original arabe s'est perdu : il n'en reste que la traduction de Gundisalvo, intitulée *Fons vitae*, "œuvre qui refait l'émanantisme de Plotin, qui fut très commentée dans les chaires scolastiques", et qui jouit d'une très grande notoriété au XIII^e siècle parmi les maîtres de l'Université parisienne. Gundisalvo était du reste lui-même et personnellement l'auteur de plusieurs ouvrages (*De processione mundi*, *De anima*, *De divisione philosophiæ*) qui ont influé sur les maîtres théologiens du siècle suivant, Albert le Grand et saint Bonaventure. C'est un trait à retenir, nous verrons pourquoi tout à l'heure : ce traducteur était aussi un écrivain.

De sorte qu'il est permis de dire que Gundisalvo est parmi ceux qui renouvellent la pensée médiévale en la mettant en contact avec la science arabe.

Son collaborateur Jean de Séville – Johannes Hispanus ou Hispanenses, alias Juan Aben Dawud ou Avendehut – ne doit pas être confondu avec un autre Jean de Séville, Johannes Hispalensis, qui a traduit de l'arabe des œuvres d'astronomie et d'astrologie et aussi le *Liber Algoarismi*, arithmétique que le mathématicien et astronome perse Al Karismi écrivit à la demande du calife de Bagdad, Al-Mamoun (813-833) pour divulguer parmi les Arabes les nombres hindous et le système de numération décimale utilisé en Inde.

Il est intéressant de noter également, me semble-t-il, que c'est à Tolède – à la fin du XII^e siècle et au début du siècle suivant – qu'on entreprit la traduction des œuvres du plus grand commentateur arabe d'Aristote, Averrhoes. Le développement de l'averrhoïsme chez les Latins d'Occident et notamment en Sorbonne se rattache donc, de manière indirecte, à l'action de Raymond de Tolède.

C'est là, sans doute, qu'il faut chercher les origines de l'hérésie d'Amaury de Chartres, qui troubla les écoles parisiennes de philosophie et de théologie entre 1200 et 1215.

L'ÉCOLE DES TRADUCTEURS DE TOLÈDE

Amaury niait la création, niait la présence dans l'Eucharistie, niait la résurrection des corps, etc. Ses idées furent condamnées par un Concile réuni en 1209. Mort deux ans auparavant, son corps fut déterré et réduit en cendres. C'est du *Fons Vitæ* d'Avicbron que découlaient aussi les idées hérésiarques de David de Dinant concernant l'âme et le corps.

On voit donc combien Raymond de Tolède avait raison – de son point de vue – de patronner et de contrôler l'œuvre de ses collaborateurs, les traducteurs.

Soit dit en passant, les Arabes ne jouaient aucun rôle dans le travail de translation. Ils fournissaient la matière. Aux autres de se débrouiller, si j'ose dire. Et les Juifs, conversos ou autres, s'en seraient tirés tout seuls, n'eût été l'aversion qu'ils avaient du latin, pour les raisons déjà dites. L'École de Tolède bénéficia du reste, à cet égard, de l'arrivée en Castille, pendant la seconde moitié du XII^e siècle, d'une multitude de Juifs "qui ne pouvaient plus, dit Castro, supporter la férocité des Almohades africains".

Il convient de faire ici une place à part au mozarabe Marcos de Tolède, chanoine tolédan, qui vécut à cheval sur le XII^e et le XIII^e siècles – il fit florès de 1191 à 1216 –, étudia la médecine hors d'Espagne et traduisit Galien. M^{me} Marie-Thérèse d'Alverny et M. Georges Vadja lui ont consacré un important essai naguère, de même qu'ils se sont penchés sur les traductions du Coran et autres œuvres théologiques destinées à convertir les musulmans par la prédication.

L'une des entreprises auxquelles se sont attachés, avec le plus de soin, sinon l'École de Tolède comme telle, du moins des gens qui en faisaient partie, ce fut précisément la traduction du Coran.

La conversion des musulmans était un vieux rêve des Clunisiens. Et Pierre le Vénérable, le dernier des grands abbés de Cluny, reprit sur un plan plus élevé les projets d'Hugues le Grand. Lors du voyage qu'il fit en Espagne, de 1140 à 1141, pour visiter les prieurés clunisiens, Pierre s'entendit avec le roi Alphonse VII et, n'en doutons pas, avec l'archevêque Raymond de Tolède, pour entreprendre une traduction du Coran en langue latine afin d'en pouvoir faire la réfutation.

Et à ce propos, Pierre le Vénérable adressait une lettre à Bernard de Clairvaux, lettre dans laquelle il lui donnait des détails sur la façon dont a été réalisé ce travail. La lettre se

trouve dans les collections de la Patrologie latine. Nous apprenons ainsi qu'il avait confié le travail à un certain Pedro de Tolède "davantage versé dans la langue arabe que dans le latin", et donc juif converso, auquel il adjoignit son propre notaire (ou secrétaire) Pierre, un clunisien (Français, par conséquent), chargé de polir et de mettre en meilleur style les traductions du Tolédan. Il s'assura en outre, à prix d'argent comme il l'écrit, la collaboration d'un Anglais venu en Espagne pour étudier l'astrologie, Robert de Rétines ou de Chester et du slave Herman de Carinthie, également appelé le Dalmate. Enfin, pour n'être pas soupçonné de fraude dans la traduction des préceptes du Coran, il loua les services d'un musulman du nom de Mahomet.

Avouez qu'on ne pouvait être plus international ni s'entourer de plus de garanties.

Cette traduction, achevée en 1143 – elle avait pris plus de deux ans – servit de base à l'abbé de Cluny pour rédiger son traité contre l'Islam, traité dont nous ne conservons que les deux premiers livres, mais ils suffisent, assure-t-on – je ne puis en juger par moi-même – pour attester "une réelle connaissance de la loi musulmane". Ce qui témoigne de la qualité des traductions que l'on faisait à Tolède.

On connaît le cas d'une traduction qui avait été commandée par le roi Alphonse X le Savant, qui fut jugée insuffisante, refusée et confiée à d'autres. Alphonse X a régné de 1252 à 1284. Nous sommes loin déjà de notre Raymond de Tolède qui, lui, fut archevêque – je vous le rappelle – de 1124 à 1152. Et c'est que l'École de Tolède a connu une seconde période, sous Alphonse X précisément, au cours de laquelle on ne traduisait plus en latin, mais en langue vulgaire : en espagnol roman. Puis, se rendant compte que "la langue espagnole gênait la propagation des livres dans les autres pays", Alphonse X entreprit de les faire traduire, mais cette fois à partir du texte espagnol, en latin et en français. En français! C'est curieux.

On a découvert, il n'y a pas tellement longtemps (je crois que c'est en 1949) des manuscrits traduits de la sorte et qui n'ont pas été imprimés : ils dormaient, enfouis quelque part, à la Bibliothèque de Paris et à la Bibliothèque d'Oxford... Il s'agissait d'une traduction latine et d'une traduction *française*, cette dernière datée de mai 1264, traduction d'un des nombreux récits arabes qui relatent l'ascension de Mahomet au Paradis. Cette découverte

confirmait l'arabiste espagnol Asin Palacios dans sa conviction que Dante s'était inspiré de sources musulmanes. La traduction française avait d'ailleurs été faite par un Italien, Bonaventure de Sienna, notaire d'Alphonse X, lequel avait chargé son médecin juif, Abraham de Tolède – Abraham el Alfaquin, traducteur de l'Açafeha d'Azarchiel – de traduire en espagnol *L'Échelle de Mahomet*.

Et voilà comment Dante a été pris en flagrant délit de plagiat.

Et quant à la manière dont les traducteurs de Tolède travaillaient, inutile de vous dire qu'ils n'avaient pas de dictionnaire. *Dictionnaire* est un mot qui ne fait son apparition qu'en 1539. On n'avait jusqu'alors que des *Thesaurus*, des recueils de mots en une seule langue.

Dans la préface, invoquée déjà, qu'ils donnaient à leur traduction du *De Anima* d'Avicenne, Dominique Gonzalve et Jean Hispano fournissent de curieuses indications sur leur méthode de travail. Voici ce qu'en dit Jourdain dans ses *Recherches sur les anciennes traductions latines d'Aristote* :

“Jean de Séville, ayant une parfaite connaissance de l'arabe, traduit le texte original en langue vulgaire, Gonzalve transcrivant mot à mot en latin ce que lui dicte son collaborateur : “Hunc igitur librum, vobis praecipientibus, et me singula verba vulgariter proferente, et Domino Archidiacono singula verba in latinum convertente ex arabico translatum”.

Il n'y avait donc pas de traduction établie *par écrit* dans la langue vulgaire – c'est-à-dire en roman espagnol – et l'on passait directement et oralement à la version latine, version qui était donc plus exactement un thème.

Tout dépendait, par conséquent, de la qualité du latin pratiqué par le latiniste, mais aussi – mais aussi – de la connaissance qu'avait de l'arabe *et de l'espagnol*, le premier traducteur... Encore fallait-il que le latiniste connût lui aussi parfaitement l'espagnol de l'époque. Mais enfin, cela ne fait jamais que deux fois le même problème, celui que l'on se plaît si souvent aujourd'hui à formuler, en disant : Qu'y a-t-il de plus important, dans le métier ou dans l'art de la traduction? La connaissance de la langue de départ? Ou la connaissance de la langue d'arrivée?

Et moi, je dis : ni l'un ni l'autre, ou plus exactement les deux à la fois. Ce dilemme

est un sophisme. Autrement dit, le problème est ainsi mal posé.

On en est venu, ô paradoxe, à soutenir que, pour faire une bonne traduction, mieux vaut ne pas trop bien connaître la langue dont on traduit, la langue de départ. Quelle aberration!

Je veux donner mon sentiment là-dessus, à la faveur de la méthode qu'employaient les gens de Tolède.

Et mon sentiment le voici : la connaissance de la langue dont on traduit ne sera jamais assez profonde, ni assez profonde la connaissance de la langue dans laquelle on traduit. À meilleure connaissance de la langue de départ, meilleure connaissance de la langue d'arrivée. Encore sommes-nous ainsi loin du compte.

Permettez-moi de citer une aventure personnelle.

Un jour, parmi les diplomates que je formais ou essayais de former à la langue française dans mon école de Madrid, se présente un garçon, un homme, 25 ans, de la haute société, auquel le français était aussi familier que sa langue maternelle. C'était au point qu'il lui arrivait de ne pas trouver le mot espagnol qu'il fallait et d'employer le mot français. Cela s'expliquait par le fait qu'il avait, dans l'aristocratie française et belge, des oncles et des tantes chez qui il passait ses vacances depuis sa tendre enfance. Bref, il se présente au Concours diplomatique. Il échoue. Et il échoue dans les épreuves de langue, et non pas pour l'anglais, bien qu'il le connût assez mal, mais pour le français. Stupeur. J'aime autant vous dire qu'à ce moment-là il n'est pas encore mon élève. On vient me trouver. Je lui demande de me refaire ses traductions, sur les textes qu'on avait proposés au concours et que je possède. Il les fait. Catastrophe. Que se passait-il? Il se passait tout simplement que le garçon était, si je puis dire, divisé. Quand il était dans le français, tout marchait très bien. Quand il était dans l'espagnol, la machine fonctionnait aussi. Mais quand il s'agissait de passer de l'un à l'autre, ça ne marchait plus. Les deux machines – celle du français et celle de l'espagnol – n'étaient pas bien connectées...

La traduction, le métier de la traduction, l'art si vous préférez, ce n'est pas connaître à fond les deux langues : celle du départ et celle de l'arrivée – cela, c'est une condition préalable, élémentaire et sine qua non – mais cela ne fait pas un traducteur; la traduction,

c'est *passer* de l'une à l'autre. M. de la Palisse en dirait tout autant. Oui, passer... Mais mon élève madrilène lui aussi passait. Donc passer n'est pas tout. Encore faut-il *bien* passer.

Tout à l'heure, je citais le nom de Dominique Gonzalve dont les traductions sont restées célèbres par leur qualité. Et je précisais que Gonzalve était aussi l'auteur d'ouvrages qui avaient exercé une forte influence jusqu'en Sorbonne. Cela voulait dire et veut dire que ce traducteur était aussi un écrivain.

Mon sentiment est que la qualité première et essentielle du traducteur – indépendamment de la connaissance approfondie des deux langues, et de quelques autres conditions, telles que la fidélité, qui sont, je le répète, des conditions techniques, *sine qua non*, mais ne sont que des conditions, la qualité première et essentielle du traducteur qui mérite le nom de traducteur, c'est celle de l'écrivain.

Je m'empresse d'ajouter qu'on n'est pas écrivain parce qu'on a écrit des livres. On sait des auteurs de livres qui n'ont rien, absolument rien de l'écrivain; qui ne sont que de méchants écrivains. On sait aussi des écrivains, d'authentiques écrivains – des gens qui ont le don de l'écriture, comme on a le don de parler ou de chanter – et qui n'ont jamais écrit le moindre livre... D'abord ou par-dessus le reste, pour couronner le tout et faire qu'une traduction soit ce qui s'appelle une traduction, traduire c'est écrire.

Et cependant, me direz-vous, il y a de grands écrivains qui ont été d'exécrables traducteurs. Oui. Mais cela, comme disent les Espagnols, *es otro cantar*. C'est une autre chanson.

Source : «L'École des Traducteurs de Tolède», dans *Babel*, vol. 15, n° 4, 1969, p. 202-212.